

## Vingt-quatrième dimanche du Temps ordinaire

*Lectures : Ex 32, 7-11.13-14 ; 1 Tim 1, 12-17 ; Lc 15, 1-32*

« Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi. »

On connaît bien la parabole de l'Enfant prodigue. Il s'agit d'un jeune homme, assurément un adolescent, qui veut s'émanciper. Mais il frappe fort. « Papa, donne-moi ma part d'héritage. » Un fils hérite si et seulement si son père est mort. En demandant son héritage, le fils assassine son père – rien de moins. « Papa, tu n'existes plus pour moi. » Mais ce n'est pas tout. Ce malheureux fils restreint ce qu'il peut recevoir de son père, à de l'argent. Son père est déjà mort, et il ne reste de son rapport à lui que l'argent – pas d'amour, pas de tendresse, pas de reconnaissance.

La déchéance du fils rebelle est immédiate, il se vautre dans le péché. Le péché grave entraîne au péché. Bientôt le fils en est réduit à garder les porcs et à se nourrir de glands comme eux. C'est la déchéance spirituelle, la pire : ressembler à des porcs qui, au regard des Juifs, sont des animaux impurs.

Le jeune homme se doit de réagir et de reconnaître son péché : « Je dirai à mon père : Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. » Et c'était vrai.

L'autre fils, le fils aîné, est plus mûr. Il n'a pas connu de crise. Pourtant, il a laissé se détériorer son attachement filial. Il attendait que son père lui offrit des choses extraordinaires, des repas de fête. Comme si la présence du père n'était pas, à elle seule, un bienfait, un grand bienfait, le seul bienfait pour un fils. Tant et tant de personnes aujourd'hui souffrent de l'absence de leur père. – Il reçoit pour toute réponse une phrase qu'il faut se redire souvent : « Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. »

La transposition spirituelle de l'attitude du fils aîné est claire. L'usure de notre attachement filial à Dieu n'est-elle pas le péché qui, à la longue, menace le plus les chrétiens ? Lorsque nous disons le « Notre Père », croyons-nous qu'il est auprès de nous – toujours avec nous ? que son Royaume est déjà en nous ? – ou bien, pensons-nous que le Père est tellement aux cieux, que nous ne jouissons pas de sa proximité ?

La liturgie nous rappelle sans cesse la présence de Dieu ; elle le dit et le redit sans fin : « Le Seigneur soit avec vous – Dominus vobiscum. », à quoi répond de notre part l'incessant « Gloria Patri – Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ».

Dieu s'est fait proche de nous. En son fils, il s'est fait « Emmanuel – Dieu avec nous ». « Le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous. » Face au naturalisme contemporain, il faut affirmer que l'Incarnation a placé Dieu au cœur du monde visible, au cœur de notre existence – partout. – « Nous avons vu la gloire du Fils. » « La grâce et la vérité nous sont venues par Lui. » Bien plus, « il nous a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu. »

Certes, « si les siens n'ont pas reçu le Verbe » – comme nous le dit saint Jean, les cœurs droits ont cherché à savoir où vivait le Seigneur. Ainsi les premiers disciples dirent

à Jésus. « Où demeures-tu ? – Venez et voyez, répond-il. Et ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là. »

Ne laissons pas s'étioler en nous l'amour filial. Ce serait une forme d'acédie. Cultivons la présence de Dieu. A cet égard, l'expérience transmise par les psaumes est merveilleuse. Le psalmiste parle souvent de la présence de Dieu et de ses bienfaits.

Au psaume 15, par exemple : « Je bénis Yahvé qui s'est fait mon conseil, et même la nuit, mon cœur m'instruit. J'ai mis Yahvé devant moi sans relâche ; puisqu'il est à ma droite, je ne faiblis pas. Tu m'apprendras le chemin de vie ; devant ta face, plénitude de joie ; à ta droite, délices éternelles. »

Ou encore au psaume 22 : « Yahvé est mon berger ; rien ne me manque. Sur des prés d'herbe fraîche, il me parque. Il restaure mon âme. Passerais-je un ravin de ténèbres, je ne crains aucun mal, car tu es près de moi : ton bâton, ta houlette sont là qui me consolent. Devant moi, tu apprêtes une table ; ma coupe est débordante. Ma demeure est la maison de Yahvé pour tous les jours de ma vie. »

Et dans l'épreuve, le psalmiste raconte : « Alors que mon cœur était meurtri, et que j'avais les reins transpercés, moi, stupide, je ne comprenais pas, j'étais réduit à l'état de bête de somme, mais près de toi. Et moi, qui restais près de toi ! Tu m'as saisi par ma main droite ; tu vas me conduire. » (Ps 72)

La présence de Dieu auprès de nous n'est pas seulement propre aux chrétiens fervents. Le Seigneur est présent à toute son Eglise. Il nous l'a promis au moment de l'Ascension : « Voici que je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde. » (Mt 28, 20)

Le fils aîné de la Parole voulait un repas de fête, et ce repas nous est donné à nous tous dans la Messe, mais il y a si peu de chrétiens qui viennent participer à ce repas où Dieu se fait notre nourriture, notre lumière, notre vie. Nous voulons le veau gras, mais non pas la Chair du Seigneur.

Le fils aîné avait tort de se croire digne par lui-même de la bienveillance de son père. Y a-t-il un état de justice qui mérite de soi en récompense un veau gras, pourrait-on dire ? Relisons ce que Jésus affirmait plus haut dans notre péricope : « Il y aura de la joie dans le ciel plus pour un seul pécheur qui se convertit, que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de conversion. » C'est dire que le juste qui ne se convertit pas, cesse d'être agréable à Dieu et cesse d'être juste. Le juste est celui qui est en train de se convertir. La conversion doit être permanente – jusqu'à la mort. On est fils, si l'on approfondit sans cesse sa relation filiale à Dieu. Le vrai fils mérite alors de s'entendre dire, non plus comme Zachée, « Descends vite, car il me faut être aujourd'hui chez toi. » (Lc 19, 5), mais mieux encore : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons de son cœur notre demeure. » (Jn 14, 23)

Le pape François nous enseigne qu'un procédé assuré d'être toujours fils est d'être toujours frère. « Comment pourrai-je dire que je suis fils de Dieu que je ne vois pas, si je n'aime pas mon frère que je vois. » Le rôle du frère aîné est de ramener le cadet au père commun, et de célébrer ensemble sa louange. « Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi...– J'ai été transporté de joie, chantions-nous tout à l'heure, quand mon frère m'a dit : allons dans la maison du Seigneur. » Il y a peu d'apôtres aujourd'hui, parce qu'il y a peu de vrais frères aînés.

Au terme – au ciel – nous qui sommes déjà les enfants de Dieu, nous lui serons semblables parce que nous le verrons tel qu'il est. Tous ensemble : le cadet converti, l'aîné devenu comme le Seigneur l'aîné d'une multitude de frères, tous avec Notre Dame, la fille de Sion, notre sœur aînée. Ce sera alors non **pas le repas du veau gras, mais le festin** des Noces de l'Agneau immolé. Sur terre, on disait « le Seigneur soit avec vous – Dominus vobiscum. » Au ciel, on verra que Dieu est tout EN tous. Et alors nous chanterons l'éternel *Alléluia* auprès de lui. Amen.